

Présentation

Liesbeth Korthals Altes

Volume 31, numéro 3, été 1999

Éthique et littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501241ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501241ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Korthals Altes, L. (1999). Présentation. *Études littéraires*, 31(3), 7–13.
<https://doi.org/10.7202/501241ar>

PRÉSENTATION

Éthique et littérature

■ Pourquoi, et comment, à l'heure actuelle parler de la dimension éthique de la littérature, voire de la théorie littéraire ? N'est-ce pas aller, comme les écrivains d'Apollinaire, « à reculons, à reculons », pour revenir aux temps de la critique moraliste ? De Platon et Aristote à Matthew Arnold, F.R. Leavis ou Charles Du Bos, la littérature a été longtemps envisagée sous l'angle de l'édification. Depuis le siècle dernier, la littérature s'est conquise un espace esthétique autonome, terrain de jeu volontiers figuré comme en deçà ou au-delà des normes sociales. Ce qui n'a jamais empêché des voix critiques de contester cette autonomie, comme le faisait encore Sartre, dont l'exigence d'engagement de l'écrivain comme du lecteur ou du critique a sans doute pour quelques décennies saturé la critique de moralisme. Cependant, la théorie littéraire, sous le coup du structuralisme notamment, a doublement cherché à évacuer l'éthique : en reprenant la conception de l'œuvre littéraire comme objet autonome, dont la littérarité résiderait principalement dans la forme ; et en se donnant pour idéal une approche scientifique, c'est-à-dire délivrée de tout « subjectivisme ». Or l'éthique a affaire au sujet — à son rapport à lui-même et à autrui, à ses valeurs et ses actions, à sa responsabilité — notions dont la plupart ont été radicalement critiquées par les divers penseurs du soupçon, de Nietzsche et Freud à Derrida ou Rorty.

Il est frappant, toutefois, d'observer depuis les années 1980 un retour en force de l'éthique dans les études littéraires, en particulier aux États-Unis ¹. En France, l'enthousiasme semble nettement moindre. Certes, des questions éthiques — le rapport entre le Moi et l'Autre, que ce soit l'autre par le sexe, la sexualité, la classe ou la « race », et la question individuelle et sociale du « comment vivre ? » — occupent une place centrale dans la réflexion d'écrivains-essayistes et de théoriciens de la littérature comme Blanchot (1983), Irigaray (1984), Kristeva (1988), Todorov (1989) ou dans une veine plus nettement morale, Sallenave (1991). Mais on ne voit guère dans l'arène de la théorie littéraire française, notamment dans les revues littéraires universitaires, de débat sur l'« éthique et la littérature » comparable à celui qui est mené aux États-Unis ². Les principales contributions américaines ne sont même pas traduites en français (à l'exception,

1 Voir, dans la bibliographie, les ouvrages de Booth, Herrnstein Smith, Miller, Nussbaum, Parker ou Siebers.

2 Seules les revues littéraires d'orientation philosophique comme *Esprit* ou *Critique*, ou d'un accès plus grand comme *la Quinzaine littéraire* et *le Magazine littéraire*, ouvrent leurs pages à la discussion de philosophies morales contemporaines, étrangères et françaises. Voir l'excellent dossier « les Nouvelles morales » du *Magazine littéraire* réuni par Monique Canto-Sperber et très bien informé des développements philosophiques à l'étranger.

pour l'instant, de MacIntyre). Et il n'existe, à ma connaissance, guère de synthèse en langue française sur cette question, alors qu'en anglais plusieurs mises au point seraient à citer³. C'est pourquoi nous avons voulu présenter dans ce volume, pour un public francophone, une réflexion sur l'impact de la question éthique dans diverses approches de la littérature, un des objectifs principaux étant de chercher à clarifier et de discuter les enjeux et les méthodes de diverses critiques actuelles qui se réclament de l'éthique⁴.

Le désintérêt actuel de la théorie ou de la critique littéraire pour l'éthique n'est bien sûr pas uniquement dû à l'orientation épistémologique et esthétique du structuralisme. Il faut y ajouter le soupçon généralisé qui a commencé à peser sur la notion d'éthique même, du point de vue tant socio-culturel que philosophique. D'une part, en effet, l'accès de diverses « minorités » à la parole, sinon au pouvoir, dans le monde universitaire et social a contribué à remettre en question les notions de culture et d'éthique universelles. Associée en bloc à l'« humanisme » occidental, l'éthique a été jugée par différents penseurs post-structuralistes, déconstructivistes et marxistes, complice sinon responsable de l'exploitation coloniale comme de l'oppression des minorités ethniques ou sexuelles au sein de sociétés soi-disant démocratiques. Un des critiques marxistes les plus influents, Fredric Jameson, décrit ainsi l'éthique comme « the ideological vehicle and the legitimation of concrete structures of power and domination » (Jameson, p. 114). [le véhicule idéologique et la légitimation de structures concrètes de pouvoir de domination.]

D'autre part, on le sait, certaines des notions fondamentales sur lesquelles repose celle d'éthique ont été radicalement remises en question. Ainsi, l'unité et l'autonomie du sujet ont été démasquées comme un vestige métaphysique illusoire, à la lumière aussi bien de la psychanalyse freudienne que des critiques poststructuralistes. Pour poser la question de manière un peu caricaturale : si Deleuze et Guattari décrivent l'homme comme une « machine désirante », si « *je* ne parle pas », mais « *ça* parle », si en fait *il n'y a personne*, comment alors évoquer la responsabilité, de l'écrivain ou du lecteur ? Les notions de sens, de valeur, de vérité ont été pareillement disséminées, renversées, mises impitoyablement à nu sous le scalpel de Nietzsche, puis des différents philosophes de notre (post)modernité. Évoquer l'éthique à propos de la littérature semble alors un retour à une manière de penser « humaniste » (mot péjoratif bien sûr), « petit-bourgeois », qui croirait à l'illusoire maîtrise d'un sujet conscient sur son discours.

Enfin, à notre époque postmoderne, l'esthétique tend à supplanter l'éthique sur son propre terrain du « comment vivre ? » : le « désir d'élargir son Moi », « la quête esthétique d'expériences nouvelles et de vocabulaires nouveaux » (Rorty, 1986, p. 25 et 35) apparaissent comme les avatars du nouveau mot d'ordre.

Cependant, le mouvement de pendule semble à nouveau en train de s'inverser, et l'éthique revient au programme. Tout d'abord, les divers mouvements de libération ont

3 Voir les ouvrages de Siebers, Harpham, Parker, Hoffmann et Hornung, ou le numéro spécial de *Yale French Studies*. Alors que ce numéro était déjà en voie de publication est sortie la remarquable collection d'essais dans *PMLA*, vol. CXIV, 1 (janvier 1999), « Ethics and Literary Study ».

4 On trouvera un bon aperçu historique de cette question dans Siebers.

à leur tour favorisé l'éclosion de nouvelles éthiques, féministes, « gay », et autres. L'heure est toutefois au culte de la particularité, opposée à l'universalité qui n'est dans cette optique qu'un masque pour la domination de la culture occidentale (masculine). Ensuite, le sentiment est assez répandu que les temps de fête sont finis, pour autant qu'ils aient jamais existé : le monde est en crise. Nos sociétés privilégiées n'échappent pas au malaise et à la barbarie quotidienne, qui rendent urgente la réflexion sur les valeurs, pour l'individu comme pour les sociétés. Des guerres ethniques sanglantes en pleine Europe nous incitent à repenser les modalités du « droit à la particularité » revendiqué avec tant de force par les minorités culturelles comme par des philosophes. Et l'on voit les mêmes philosophes qui avaient fourni l'argumentaire contre une conception traditionnelle de l'éthique s'interroger de plus en plus explicitement sur ce que pourrait être une éthique pour notre époque postmoderne, avec des résultats plus ou moins convainquants. Ainsi, dans ses *Moralités postmodernes*, Lyotard accorde une place centrale à la question « comment vivre ? ». Il avance le plaisir esthétique et le respect de l'altérité comme valeurs fondamentales ; son *aisthesis* n'est déjà plus jouissance hédoniste, mais extension de la *sensation* qui nous rappelle à la vulnérabilité du moi et d'autrui. Dans ses formulations élégantes et mélancoliques mais encore évasives, se lit la conscience de l'urgence d'une réflexion éthique, en même temps la réticence devant tout discours qui prendrait position pour certaines valeurs. De son côté, Foucault, à qui l'on attribue la notion de la « mort de l'homme », médite dans *le Souci de soi* et dans ses dernières publications, par le détour de commentaires sur l'antiquité grecque et latine, sur la manière « dont l'individu doit se constituer comme sujet moral » (Foucault, p. 84), débouchant sur une esthétique de l'existence qui est un « ascétisme »⁵.

Il est en outre assez ironique qu'au moment où la théorie littéraire tend à écarter l'éthique comme non pertinente, la philosophie morale a redécouvert, elle, la littérature comme voie de connaissance éthique ou de réflexion méta-éthique privilégiée⁶. Cet intérêt pour la littérature de la part de philosophes s'explique peut-être en partie par le sentiment que les théories morales déontologiques traditionnelles ne sont pas adaptées à la vie contemporaine, ou par le refus de toute pensée de système, caractéristique de la vague anti-théorique actuelle. Ricœur, Nussbaum et MacIntyre reviennent à Aristote pour souligner le rôle des récits comme complément pratique indispensable à toute philosophie morale, condamnée à rester abstraite. La littérature mettrait à l'épreuve notre compréhension éthique et donnerait forme à notre recherche du bien et du bon-

5 Voir aussi Dreyfus et Rabinow.

6 Pour la distinction entre ces deux notions, voir la mise au point de James Griffin dans l'incontournable *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, p. 960-965. L'éthique normative est entendue comme « détermination des états de choses bons ou mauvais et celle des actions qu'il est, du point de vue moral, bien ou mal d'accomplir », la méta-éthique, comme une réflexion sur le fondement même (épistémologique, et pour certains, moral) des principes moraux. Cette distinction tend parfois à se confondre avec celle qui est faite entre la morale, entendue comme perspective déontologique (héritage kantien), et l'éthique, perspective « téléologique » (héritage aristotélicien), visée de la « vie bonne » (voir, dans l'ample littérature sur ce sujet, Ricœur, *Soi-même comme un autre*, la septième étude : « le Soi et la visée morale », p. 199-236).

heur. D'après Rorty (Rorty, 1989, p. 80-83) ou Lyotard (Lyotard, 1979), la littérature nous enseigne à accepter la contingence des valeurs et à pratiquer l'ouverture et la flexibilité qu'exigent de nous nos sociétés pluralistes. Rorty érige même les critiques littéraires en « conseillers moraux », puisqu'ils sont par leur profession habitués à relativiser leurs propres valeurs (Rorty, 1989, p. 80-82). C'est là un honneur qui pèserait lourd, si le contenu n'en était si léger, puisque la moralité en question consiste essentiellement dans l'absence de jugement, dans l'ouverture non spécifiée au pluriel des modes de vie⁷.

C'est dans ce climat intellectuel et social que s'inscrivent différentes théories ou critiques de la littérature qui cherchent, chacune à sa manière, à tirer la littérature du domaine du jeu « gratuit » pour la relier à la « vraie vie », faisant ainsi du discours critique un exercice à nouveau engagé. Mais comment trouver une voie entre la naïve projection sur le texte de ses propres valeurs et un discours vidé de sa subjectivité, qui toutefois se fait malgré lui le porte-voix d'une position de valeurs ? Dans ce volume, la réflexion sur l'éthique et le littéraire est abordée sous trois angles principaux, qui évidemment ne sont pas mutuellement exclusifs.

Tout d'abord, celui de *l'éthique de la critique*, traitée par Pierre Zima et Edmond Cros qui, tous deux représentants de la sociocritique, occupent des positions qui paraissent opposées. Zima estime inévitable l'engagement éthique du chercheur : qu'on le veuille ou non, nos démarches présupposent des valeurs. Il défend une rationalité critique définie par l'équilibre précaire entre l'engagement idéologique et la « distance auto-critique ». Ce n'est que lorsque la théorie se fait *dialogique, intradiscursive*, car ouverte à des discours hétérogènes, et *réflexive*, consciente de sa propre contingence, qu'elle saura éviter de se figer elle-même en un discours idéologique, qui prend pour naturelles et données ses propres constructions d'objet. Tel, justement, serait le cas des critiques marxistes (Lukács et Goldmann) mais aussi déconstructivistes, analysées par Zima. Pour Edmond Cros, au contraire, il n'y a aucun doute sur le fait que l'éthique ne devrait guère jouer de rôle dans l'attitude du critique, alors qu'elle appartient à l'objet de recherche, dans la mesure où « elle sature, sous des formes multiples, les discours redistribués dans et par le texte littéraire ». Héritière des sophistes dans son plaidoyer pour « une autonomie discursive », la sociocritique selon Cros prend ses distances du moralisme platonicien puisqu'elle veut rester à l'écart des jugements de Bien et de Mal, descriptive et non normative.

Le deuxième volet de ce dossier est constitué par l'analyse de diverses *critiques* qui se proclament elles-mêmes *éthiques* ou *morales*. Liesbeth Korthals Altes présente un échantillon de quelques-unes de ces approches contemporaines : la déconstruction américaine,

7 Ce qui soulève la question de savoir si l'on peut se passer de critères (éthiques, politiques) généraux, comme le voudraient certains philosophes postmodernes. Voir la discussion e.a. dans Lyotard et Thébaud (1979) ou dans Welsch (1987). On peut reprocher à Rorty et à Lyotard d'évacuer la notion de conflit dans leur conception du « jeu » non-violent entre différents « vocabulaires », et d'oublier que, malgré leur rejet de critères éthiques ou politiques, leur propre philosophie présuppose des valeurs (voir aussi Bernstein, p. 312-313).

d'abord, avec ses tendances opposées, apolitique chez Hillis Miller, engagée moralement et politiquement chez Shoshana Felman ; puis face à la déconstruction, les approches de Nussbaum et de Booth, qui basent sur Aristote une lecture qui cherche dans les textes une orientation et un enrichissement existentiels ; l'herméneutique de Paul Ricoeur, enfin, qui dans *Soi-même comme un autre* cherche à concilier l'exigence de *distance*, qui devrait garantir le respect de l'altérité du texte, et la nécessité de son *appropriation*, deux moments qui, conjugués, constituent le rapport éthique à la littérature.

Cet aperçu général est suivi par des mises au point spécifiques, s'attachant à des discours critiques qui achoppent presque par nécessité sur des questions éthiques. En particulier, la représentation littéraire de l'Holocauste tend à être l'enjeu de débats véhéments concernant les conditions morales qui seraient à respecter, remettant en question aussi bien l'autonomie esthétique de la littérature que celle de la critique. Colin Davis montre combien il s'avère difficile pour une critique même (ou surtout) munie des meilleures intentions, de respecter l'altérité radicale incarnée par ces textes. Parmi les écrivains qui ont cherché à écrire sur l'horreur nazie, nombreux sont ceux qui constatent, comme Delbo, Wiesel ou Semprun, l'impossibilité foncière de témoigner de ce qui s'est passé, mettant en doute la valeur que peut avoir cette « connaissance inutile » (Delbo), car elle ne peut être entendue dans sa radicale inhumanité. Or la critique tend souvent à transgresser ces défenses du texte et à récupérer l'expérience-limite, indisciplinable, dans un discours humaniste à toute épreuve. À la lumière de la pensée de Lévinas comme de ces témoignages « impossibles » sur l'holocauste, Davis se demande s'il existe une critique qui saurait respecter cette « étrangeté absolue ».

C'est là une tâche difficile même pour l'approche éthique revendiquée par Lévinas, comme le montre Annelise Schulte Nordholt, qui dégage l'attitude ambivalente de ce philosophe envers l'expérience esthétique : celle-ci est tantôt perte du Moi et fascination menaçante de l'« il y a », tantôt l'« acte éthique par excellence ». Ces deux attitudes se retrouvent respectivement dans les essais de Lévinas sur Proust et sur Celan. Schulte Nordholt montre comment, pour Lévinas, l'exégèse philosophique de l'œuvre d'art s'avère « seule capable d'« intégrer dans la vie humaine et dans l'esprit l'inhumanité et l'inversion de l'art » ». Il apparaît, en fin de compte, que le philosophe de la responsabilité face à autrui respecte difficilement l'altérité des textes littéraires, c'est-à-dire ceux de Celan, appropriés de manière à refléter les conceptions éthiques fondamentales de leur exégète.

Une troisième perspective est représentée par des approches faisant elles-mêmes le *procès de l'éthique*, assimilée entre autres à l'oppression « phallogocentrique ». Ainsi Claire Nouvet nous invite-t-elle à « entendre la résistance éthique » pratiquée par Gayatri Spivak, qui écrit sur le fond de sa condition d'ex-colonisée et de femme. Dans la lecture du mythe ovidien d'Écho, Spivak interprète la situation de la nymphe Écho, condamnée par Junon à répéter les paroles que lui adresse Narcisse, comme une allégorie de la position doublement aliénée de la femme (ex-)colonisée. Comme Écho, la critique postcoloniale est obligée de répéter le discours de l'autre, mais elle le déforme en le recitant. La critique de Spivak elle-même résiste en différant d'elle-même, en faisant enten-

dre dans l'« aphonie critique », « une résistance à répondre au cœur même de la réponse critique ». Eberhard Gruber, pour sa part, dégage le fonctionnement de l'« archi-éthique » (terme introduit par Lacoue-Labarthe) de Derrida, « à l'affût [...] de toute unité dominante qui prétend "tenir" et "valoir" contre le moindre ou le plus grand pluriel ». Toute position éthique, si subversive ou généreuse qu'elle se veuille, dès le moment qu'elle se fait position / fixation, bascule dans le non-éthique et exigerait une déconstruction « méta-éthique ». Gruber plaide, avec Derrida, pour une pratique vigilante de l'« équivoque », « antidote contre la prétention ou la présupposition du vouloir-dominer ».

L'éthique est toujours à réinventer, et la tâche n'est pas devenue plus simple à l'ère du postmoderne. Interroger notre rapport aux attitudes et aux valeurs mises en scène dans les œuvres d'art peut être une manière d'explorer ce qui, pour chaque lecteur, fait figure de valeur.

Liesbeth Kortbals Altes

Références

- BERNSTEIN, Richard J., *The New Constellation. The Ethical and Political Horizons of Modernity and Postmodernism*, Cambridge, The MIT Press, 1991.
- BLANCHOT, Maurice, *la Communauté inavouable*, Paris, Éditions de Minuit, 1983.
- BOOTH, Wayne, *The Company We Keep. An Ethics of Fiction*, Berkeley — Los Angeles — Londres, University of California Press, 1988.
- CANTO-SPERBER, Monique (dir.), « les Nouvelles morales », dans *Magazine littéraire*, 361 (janvier 1998).
- DELBO, Charlotte, *Une connaissance inutile*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.
- DREYFUS, Hubert et Paul RABINOW, *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 1984.
- « Ethics and Literary Study », dans *Publications of the Modern Language Association*, vol. CXIV, 1 (janvier 1999).
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*, vol. III, *Le Souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.
- HARPHAM, Geoffrey G., *Getting it Right. Language, Literature, and Ethics*, Chicago — Londres, University of Chicago Press, 1992.
- HERRNSTEIN SMITH, Barbara, *Contingencies of Values. Alternative Perspectives for Critical Theory*, Cambridge, Harvard University Press, 1988.
- HOFFMANN, Gerhard et Alfred HÖRNING, *Ethics and Aesthetics. The Moral Turn of Postmodernism*, Heidelberg, Universitätsverlag Carl Winter, 1996.
- IRIGARAY, Luce, *Éthique de la différence sexuelle*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.
- JAMESON, Fredric, *The Political Unconscious. Narrative as a Socially Symbolic Act*, Londres, Methuen, 1981.
- KRISTEVA, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.
- LYOTARD, Jean-François, *la Condition postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit, 1979
- — —, *Moralités postmodernes*, Paris, Éditions Galilée, 1993.
- — — et Jean-Louis THEBAUD, *Au Juste*, Paris, Christian Bourgois, 1979.
- MACINTYRE, Alisdair, *After Virtue — a Study in Moral Theory*, Notre-Dame, University of Notre-Dame Press, 1981 (trad. française de L. Bury : *Après la vertu. Étude de théorie morale*, Paris, Presses universitaires de France, 1997).
- MILLER, Hillis J., *The Ethics of Reading. Kant, de Man, Eliot, Trollope, James, and Benjamin*, New York, Columbia University Press, 1987.
- NOUVET, Claire (dir.), « Literature and the Ethical Question », dans *Yale French Studies*, 79 (1991).
- NUSSBAUM, Martha C., *Love's Knowledge. Essays on Philosophy and Literature*, New York — Oxford, Oxford University Press, 1990.
- PARKER, David, *Ethics, Theory, and the Novel*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- RICŒUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.
- RORTY, Richard, « Freud and Moral Reflection », dans J.H. Smith et W. Kerrigan (éds.), *Pragmatism's Freud : The Moral Disposition of Psychoanalysis*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1986.
- — —, *Contingency, Irony, and Solidarity*, Cambridge — New York, Cambridge University Press, 1989.
- SALLENAVE, Danièle, *le Don des morts. Sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1991.
- SIEBERS, Tobin, *The Ethics of Criticism*, Ithaca — Londres, Cornell University Press, 1988.
- TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.
- WELSCH, Wolfgang, *Unsere postmoderne Moderne*, Weinheim, VCH, 1987.